

L'île

Quand il revint sur la plage avec du bois pour le feu, Bryce le saisit par-derrière. Le bois tomba et s'éparpilla.

– Ça va, Bryce. Arrête ! dit-il en essayant de prendre un ton indifférent, même un peu blasé.

Bryce lui tira les coudes en arrière jusqu'à les faire presque se toucher. Le garçon chercha un regard compatissant mais les autres détournèrent la tête du côté du lac, ou levèrent les yeux vers les arbres ombrageant la plage.

– Alors ! lança Bryce. Faut que ce soit moi qui fasse tout ?

D'abord personne ne bougea, puis un des gars, Murphy, haussa les épaules et vint s'agenouiller devant lui, fronçant les sourcils d'un air de ne pas aimer ce qu'il avait à faire.

– Oh non ! s'écria le garçon.

Murphy lui baissa son short. Le garçon tomba à genoux. Bryce lui retira son polo, un polo neuf, portant sur le devant l'emblème de la colonie du Grand Pin. Un autre s'assit sur ses jambes pendant qu'on lui enlevait ses chaussures et ses chaussettes. Puis on le laissa partir. Il se sauva en crabe, à quatre pattes, vers une touffe de roseaux et tomba sur le flanc. Il avait du mal à respirer.

– Allons, Howie ! cria Murphy, c'est toi le bouc. Tu piges ?

Le garçon se pelotonna et ferma les yeux, dans l'attente de la fin du monde.

– À mon avis, il ne pige pas, dit Murphy.

Le garçon ne bougea pas. Il entendit le bruit des canots qu'on poussait dans l'eau. Il y eut un claquement de pagaies et un gros plouf. Quelqu'un rit.

– Vous croyez qu'on peut le laisser ? dit Murphy à voix plus basse.

Personne ne lui répondit.

Lorsque le garçon fut certain qu'ils étaient partis, il se redressa. Ses bras lui faisaient mal. Ses lunettes

avaient été tordues. Il les ôta, redressa une branche et les remit. Ses mains tremblaient.

La nuit commençait à tomber, il ne voyait plus les canots. De l'autre côté du lac, il y avait de la lumière dans le hangar à bateaux. Il apercevait les mâts qui se balançaient dans la rade. Ils paraissaient très loin.

– Zut, dit-il tout bas.

Il ne savait pas ce qu'il était censé faire ensuite. On ne lui avait rien dit. Il ne comprenait pas pourquoi on lui avait pris ses vêtements en le laissant seul sur l'île. Un autre que lui aurait sans doute su quoi faire, mais pas lui. Il était toujours hors du coup.

Les moustiques commençaient à piquer. Il avait bien du répulsif sur le visage et les jambes, mais pas ailleurs. S'il avait imaginé ce qu'ils projetaient de lui faire, il aurait caché un flacon quelque part en allant chercher du bois.

Il se leva lentement et enleva le sable et les aiguilles de pin qui collaient à sa peau. Il ne s'était jamais trouvé tout nu en plein air, et l'impression d'être exposé à tout était pire une fois debout. Il eut envie de se remettre accroupi dans les roseaux, mais se retint et se mit en marche. Il devait bien y avoir quelque chose à faire.

Ce fut un soulagement de trouver un sentier qui montait vers le centre de l'île. Sous le couvert des

arbres, il se sentait moins vulnérable. Il aurait voulu que l'obscurité fût totale. Il n'avait jamais eu peur du noir.

En haut de l'île se trouvait un abri en bois et en treillage recouvert de toile. Il s'arrêta à l'entrée de la clairière, l'oreille aux aguets. Il n'entendit que le bruit des feuilles et celui des vagues sur le rivage en contrebas. Il traversa la clairière au pas de course et mit la main sur le loquet de la porte, impatient de se trouver entre quatre murs.

Il ne s'attendait pas à ce que quelqu'un lui dise, de l'intérieur :

– Va-t'en !

Il détala, mais il n'avait absolument nulle part où aller. Alors il prit une profonde inspiration et revint à pas comptés vers la porte. Il s'assit sur les marches de façon à cacher sa nudité. À l'intérieur, quelqu'un pleurait. On aurait dit une fille. C'était des sanglots étouffés.

– Hé ! dit-il.

– J'ai dit va-t'en !

– Je ne peux pas. Ils m'ont pris mes vêtements.

Il attendit, mais il n'y eut pas de réponse.

– Les moustiques n'arrêtent pas de me bouffer.

Toujours pas de réponse, mais un léger frottement de pieds, puis le loquet qu'on libérait. Lorsqu'il

poussa la porte, quelque chose de noir et d'informe se sauva dans un coin. Il ne savait pas quoi faire. Il était content qu'il fasse sombre à l'intérieur.

– Ont-ils laissé quelque chose ? demanda-t-il finalement.

– Il y a des sandwiches et des trucs sur la table.

– Je veux dire des couvertures ou des vêtements ? Je suis gelé.

– Il n'y a qu'une couverture.

Et c'est elle qui l'a, pensa-t-il. Il alla à tâtons jusqu'à la table au milieu de la pièce et passa la main dessus. Il y avait un paquet enveloppé de plastique, une boîte d'allumettes, et quelque chose qui ressemblait à une bougie. Il laissa la table et se dirigea vers le coin le plus éloigné de la fille. Il y trouva un lit avec un matelas nu et humide, et un gros oreiller sentant le moisi. Il s'assit sur le lit en mettant l'oreiller sur ses genoux.

– Qu'allons-nous faire ? demanda-t-il.

– Rien. Rester là.

– Ils vont sans doute revenir demain matin.

– Je sais.

Il se demanda comment ça se passerait. Viendraient-ils en douce pour essayer de les épier à travers le treillage, ou bien danseraient-ils autour d'eux en poussant des cris de sauvages ? Il ne savait pas ce